

Irak

# Nés au pays de Daech

Pendant trois ans, des milliers d'enfants ont été endoctrinés par l'Etat islamique. Aujourd'hui emprisonnés par l'armée irakienne ou parqués avec leur famille dans des camps, ils sont soupçonnés d'être les prochains djihadistes. A l'heure où l'après-Daech se dessine, quel avenir pour cette génération éduquée à la violence islamiste ?

Par Manon Quérouil-Bruneel. Photos Véronique de Viguerie.





Dans les camps de réfugiés installés au Kurdistan irakien, la plupart des enfants souffrent de traumatismes psychologiques. Beaucoup ont intégré les normes de l'EI : violence et religion. Ici, dans le camp de Khazir, un jeune garçon joue avec un faux pistolet.





1

1. Asile, 13 ans, a vu un homme se faire décapiter sous ses yeux dans son village. Elle vient d'intégrer le programme de soutien psychologique de l'ONG Terre des hommes dans le camp de Débaga.

2. Mars dernier, des centaines de civils fuient les combats à Mossoul. A leur arrivée au Kurdistan, femmes et enfants sont séparés des hommes pour des contrôles d'identité.

3. Les enfants de Mossoul ont été éduqués à la violence. Ici, une fillette tient, aux côtés des soldats irakiens, l'un des barrages d'accès à la partie est de la ville.

2







3

Dans le camp de réfugiés en bordure de Tikrit, en Irak, les tentes des «veuves de Daech» forment un quartier à part. La plupart porte encore le niqab noir de rigueur sous l'Etat islamique. Une «seconde peau», dit Inas d'une petite voix. La jeune fille de 16 ans a été mariée de force à un djihadiste par son oncle policier, soucieux de se protéger avec une alliance de sang. Son époux est mort au combat pendant sa grossesse. L'adolescente se retrouve seule avec un bébé de 3 mois qui n'a ni acte de naissance, ni aucun autre papier officiel. Sa seule identité: «Fils de Daech», résume la jeune mère. Comme beaucoup d'épouses de combattants, Inas a détruit tous les documents frappés du sceau de l'organisation, de crainte que son enfant ne soit stigmatisé. A ses côtés, Adiwih, mariée en secondes noces à un djihadiste tué trois mois auparavant, parle même d'une possible vendetta. Quelques semaines après que l'armée irakienne a repris le contrôle de son village, dans la région de Cherqat, des miliciens ont détruit la maison où elle vivait avec l'autre épouse de son mari et leurs douze enfants, et embarqué tous ses occupants. «Ils nous ont frappés et traînés par les cheveux en nous traitant de terroristes. Oui, mon mari appartenait à Daech. Mais nous, qu'avons-nous fait de mal?» interroge la jeune femme, qui soutient avoir tout fait pour préserver ses enfants de la doctrine islamiste. Après la mort de son père, sa fille aînée, âgée de 6 ans, est retournée à l'école. Mais elle a été accueillie par des jets de pierre et chassée aux cris de: «Mort à Daech.» «Aux yeux du monde, même nos enfants sont des ennemis. Ceux qui le peuvent fuient vers Raqqa (en Syrie, ndlr), car on sait qu'ici il n'y aura ni pardon ni réconciliation.»

A chaque tente, la même rengaine dans la bouche de ces parias: «Ma ko moustakbal.» («Pas de futur.») Près de cinq cents familles, soupçonnées de liens avec des combattants de l'EI, sont parquées dans ce camp-prison à 150 km de Bagdad où téléphones et pièces d'identité ont été confisqués. Beaucoup nient toute appartenance à l'organisation et plaident des liens de parenté non choisis, voire une homonymie malheureuse ou un acte de vengeance entre tribus rivales. Comment démêler le vrai du faux? C'est impossible. Ce qui est sûr, c'est qu'au nom de la lutte contre l'EI les puissantes milices paramilitaires irakiennes traquent les maîtres d'hier, n'hésitant pas, d'après un rapport d'Amnesty International, à se livrer à des arrestations abusives. Dans cette chasse aux sorcières, femmes et enfants ne sont pas épargnés. Cent quatre-vingt-onze mineurs de 11 à 18 ans sont incarcérés au centre de détention d'Erbil, dans le Kurdistan irakien, à 85 km de Mossoul, pour «actes de terrorisme». La plupart n'ont toujours pas, après plusieurs mois de détention, été présentés à un juge. Les détenus montrés à la presse sont sélectionnés par l'administration et entendus dans une salle en présence de trois fonctionnaires.

**Lavage de cerveau** Le premier, 17 ans, réfute d'emblée tout lien avec l'EI. Un surveillant intervient: «Nous avons des photos de lui en tenue de combattant et des témoins de son implication dans l'organisation.» Arrêté il y a cinq mois, le jeune homme n'est pas autorisé à téléphoner à sa famille. «Je voudrais juste entendre la voix de ma mère, savoir si mes frères et sœurs vont bien», sanglote-t-il. A ses côtés, une silhouette noyée dans un jogging trop →





1

grand. Youssef\*, 13 ans, reconnaît avoir passé «seulement» deux semaines aux côtés des djihadistes: «Parce qu'ils me nourrissaient et m'avaient promis un salaire de 62 000 dinars irakiens (environ 49 €) par mois.» Le gamin a cependant eu le temps de subir un lavage de cerveau: «Ils m'ont parlé des vierges qui attendent les martyrs au paradis. J'aurais pu tuer pour eux», admet-il avec une honnêteté désarmante. Pendant près de trois ans, l'EI et ses deux valeurs phares – la violence et la religion – ont incarné la seule référence pour des milliers d'enfants coupés du monde. Sous la houlette du Diwan al-Taleem, l'équivalent d'un ministère de l'Éducation, l'organisation a établi son cursus scolaire, destiné à former la jeune génération à la survie du califat. Jusqu'aux livres de mathématiques où, pour apprendre à compter, les élèves additionnaient des bombes comme d'autres le font avec des pommes. A mesure que les forces irakiennes progressent, l'après-EI se dessine sous la forme d'un effrayant point d'interrogation: comment inverser ce mode de pensée qui a été la norme pendant trois ans? «Personne n'aurait pensé que Daech aurait le temps d'élaborer une stratégie à long terme, de pérenniser ses idées dans le cerveau mou de nos enfants», soupire le docteur Abdullah. Avec sa mallette et ses lunettes, l'homme détonne dans la cohue des réfugiés qui fuient chaque jour, en cette mi-mars, les combats à l'ouest de Mossoul. Au milieu des charrettes débordant de vieillards, des hordes de gamins et des femmes en noir serrant leurs bébés dans des couvertures poussiéreuses, le médecin raconte son combat quotidien pour résister au climat délétère. «J'ai eu beau enfermer mes enfants entre quatre murs et leur faire moi-même l'école, ils

passent leur temps à se taper dessus et à hurler: "Allahu akbar."» La guerre n'est pas encore terminée qu'une autre s'engage, pour éteindre la flamme de l'extrémisme allumée dès le plus jeune âge.

**Retourner à l'école** Depuis février, soixante-dix établissements scolaires ont rouvert dans les quartiers libérés à l'est de Mossoul, au milieu des barrages militaires, des attaques chimiques et des cellules terroristes dormantes. Tibara scrute les pales de l'hélicoptère qui battent le ciel au-dessus de la cour de l'école Al-Obeidi. «Certains jours, je me dis qu'ils vont revenir.» Dans un réflexe, la collégienne de 15 ans resserre son voile. Elle voudrait parler de son plaisir à retourner à l'école après trois ans d'interruption. Mais lorsqu'elle évoque l'avenir, elle est happée par ses sombres souvenirs: «Quand Daech est arrivé, ils ont menacé de mort les familles qui n'envoyaient pas leurs enfants dans leurs centres d'enseignement. J'y suis restée un mois, jusqu'à ce que mes parents prennent le risque de me retirer et de me cacher à la maison.» De son bref passage à l'école des djihadistes, Tibara ne retient que l'instruction militaire: «On nous apprenait à construire des bombes artisanales, à monter et démonter une kalachnikov.» Et ce jour où une de ses camarades, qui avait oublié ses gants noirs, a été soumise à la morsure d'une pince métallique devant toute la classe. A 100 km au sud de Mossoul, à Cherqat, le fleuve Tigre sert de frontière naturelle entre zones libérées et poches djihadistes. Chaque jour, des dizaines de civils franchissent le bras de rivière pour échapper à la terreur et à la faim. Les rives sont parsemées de mégots de cigarettes avidement fumées après trois →

2  
3





1. et 2. Les oncles de Sada appartiennent à l'Etat islamique. La jeune fille dit les détester, mais comme plus de 500 familles soupçonnées de liens avec l'EI, elle est parquée dans ce camp-prison près de Tikrit, en Irak. Ces femmes et ces enfants de Daech craignent une possible vendetta.

3. Les fils de Wafa sont devenus violents après avoir vécu plusieurs années sous le joug de l'EI. La famille vient de franchir le Tigre pour se réfugier dans la partie de la ville de Chérqat libérée par les forces irakiennes.



Dans le camp de Tikrit, Ahmed, 13 ans, fils de djihadiste, a été plusieurs mois dans une école de l'EI. Il risque de se faire arrêter et emprisonner à tout moment.

ans de privation, et de niqabs abandonnés. Wafa s'est débarrassée du sien depuis la veille, mais les stigmates sont plus profonds. Dans le centre d'accueil temporaire de l'ONG Terre des hommes, elle couve d'un œil inquiet ses trois garçons de 7, 8 et 11 ans, qui jouent à la guerre version Daech. L'un a endossé le rôle de l'émir, l'autre celui du milicien de la Hisba, police des mœurs, et le troisième celui de l'homme à la barbe trop courte qui se fait fouetter. Wafa s'excuserait presque. Elle dit avoir tout fait pour tenir ses garçons à distance des militants. Mais même quand elle les autorisait à aller jouer au foot, une heure par jour, ils étaient embarqués de force pour prier à la mosquée. «Un jour, à un poste de contrôle, ils ont tenu à montrer à mes enfants des cadavres décapités, pour en faire des hommes», murmure-t-elle encore sonnée. Depuis, pour endormir le dernier, elle doit lui lire le Coran pendant des heures. Son fils aîné ne la respecte plus, dit-elle. «C'est l'homme qui commande», lâche le gamin.

**L'engagement ou l'embrigadement** Comme l'immense majorité des personnes déplacées ayant fui les régions sous contrôle des djihadistes, Wafa assure que ses enfants n'ont jamais fréquenté les écoles, pourtant obligatoires, de l'EI. La question est ultrasensible, et pour cause: «Même lorsqu'ils n'y sont allés qu'une semaine, sous la contrainte, les militaires les arrêtent et les jettent en prison, témoigne Fatma, depuis le camp de Tikrit. Quand Daech a ouvert une médersa dans notre village, j'y ai envoyé mon fils afin qu'il puisse étudier. Je l'en ai retiré lorsque j'ai découvert ses livres scolaires, mais c'était trop tard.» Il a été dénoncé par des voisins,

et son nom, inscrit sur la liste des collaborateurs de l'EI établie par les services de renseignement irakien. A son arrivée au camp de Cherqat, il y a cinq mois, le jeune homme de 16 ans a été battu et arrêté. Sa mère n'a plus aucune nouvelle depuis. A quelques tentes de là, Ahmed\*, 13 ans, danse d'un pied sur l'autre, les yeux braqués sur le sol poussiéreux. Son père, combattant de Daech, a été tué au combat. Après hésitation, le garçon reconnaît avoir étudié pendant plusieurs mois dans l'une de ces médersas. «Nous étions habillés en tenue afghane. On nous a appris que si une femme ne se voile pas totalement elle doit être fouettée, ainsi que son mari. Si un enfant vole, on doit lui couper la main pour qu'il ne recommence plus.» Ahmed assure n'avoir suivi que les cours théoriques sur l'Aqida, le dogme établi par l'EI, et s'être enfui avant d'être enrôlé au sein des Lionceaux du califat, brigades d'enfants formés aux combats et aux opérations-suicide. Cherche-t-il à minimiser les faits? Il est difficile d'évaluer son véritable degré d'implication. Faire la différence entre engagement volontaire et embrigadement forcé sera l'un des grands enjeux de l'après-EI. En attendant, aucun programme de déradicalisation n'a été mis en place. L'heure n'est pas à la réparation. Démuni face à un endoctrinement politique et religieux sans précédent, l'Etat irakien est ambigu quant au sort à réserver à cette génération soupçonnée d'abriter la prochaine vague de djihadistes. Des enfants biberonnés à la violence islamiste qui portent sur leurs épaules l'avenir de tout un pays martyr.

— M. Q.-B.

(\* Les prénoms ont été modifiés.